

# *Cahiers* *André Gide*

9

Correspondance  
André Gide  
Dorothy Bussy

I

JUIN 1918 - DÉCEMBRE 1924

*Édition établie  
et présentée  
par Jean Lambert*

*nrf*

Gallimard









## INTRODUCTION

*Je ne puis me persuader que ce que  
mon cœur éprouve pour vous ne soit  
meilleur que ce que vous y cherchez,  
et plus constant et plus fort et plus  
grave...*

A. Gide à D. Bussy.

*Personne n'ose vous écrire comme je  
fais.*

D. Bussy à A. Gide.



## I

En juillet 1918, Gide se rend à Cambridge en compagnie de Marc Allégret qui va passer trois mois chez un professeur pour suivre des cours privés. Ce séjour va avoir, dans la vie de Gide, des conséquences considérables. Madeleine Gide sait, depuis plusieurs mois — par une lettre de Ghéon reçue en décembre 1917 et qu'elle a lue en l'absence de son mari — ce que celui-ci a pris tant de peine pour lui cacher; en fait, une lettre qu'elle a écrite à Ghéon dès mars 1905 laisse supposer qu'elle avait *déjà* compris. Il n'y a donc pas véritable révélation pour elle en 1918, comme le montre ce passage du *Cahier bleu* de Roger Martin du Gard cité par Jean Schlumberger : « “ Tu ne pars pas seul, n'est-ce pas?... — J'ai balbutié : Non... — Tu pars avec X? — Oui... ” Je vois ce qu'est alors devenu ce pauvre visage qui était pour moi la beauté, l'amour le plus pur de ma vie. Ah, comme j'ai souffert! J'ai voulu parler. Mais elle m'a arrêté, d'un mot terrible : “ Ne dis rien. Ne me dis jamais plus rien. Je préfère ton silence à ta dissimulation ”<sup>1</sup>. »

Elle se sent abandonnée à Cuverville et, dans un sursaut de protestation, et comme le seul moyen d'échapper à son accablement, détruit toutes les lettres qu'elle a reçues de

1. In *Madeleine et André Gide*, p. 185. Ce passage du *Cahier bleu* est du 22 décembre 1920.



Gide depuis leur enfance. On connaît, par le *Journal* et par *Et nunc manet in te*, les suites de ce geste. Il faudra des années pour qu'une sorte d'intimité apaisée se rétablisse entre eux.

Gide semble avoir pressenti à quel point son départ pour Cambridge allait marquer une rupture dans sa vie. Dès le 18 juin 1918, il note dans son *Journal* : « Je quitte la France dans un état d'angoisse inexprimable. Il me semble que je dis adieu à tout mon passé. » Mais si le séjour en Angleterre a précipité une crise qui aurait eu lieu tôt ou tard, il n'en est que la cause indirecte. En revanche, il est directement à l'origine d'un autre faisceau de sentiments qui vont aller en s'approfondissant jusqu'à la mort de Gide, une amitié qui, indéniablement amoureuse d'un côté, profondément tendre de l'autre, sans se substituer jamais aux sentiments brisés par le drame secret de Cuverville, va prendre une place considérable dans deux existences.

Comme il arrive si souvent pour ce qui va devenir une des composantes essentielles de notre vie, le hasard préside à la rencontre. Gide a une lettre de recommandation d'Auguste Bréal, ami de Simon Bussy. Il fait la connaissance de Dorothy et de plusieurs membres de sa famille, dont le plus éminent, son frère Lytton Strachey.

Dans les pages remarquablement sobres qu'elle a écrites pour le numéro d'*Hommage à André Gide* de la *N.R.F.*<sup>1</sup> (novembre 1951), Dorothy Bussy a raconté les circonstances de leur rencontre, le 4 juillet 1918. Auguste Bréal, qui connaissait Gide depuis le temps de l'École alsacienne, et qui avait introduit Simon chez les parents de Dorothy, avait suggéré qu'ils se voient, puisque Gide allait à Cambridge où Lady Strachey s'était installée pour l'été. Gide cherchait un

1. Elle avait pourtant écrit à Gide, en 1925, à propos du numéro d'hommage à Jacques Rivière publié par la *N.R.F.* : « Si on me demande d'écrire quelque chose pour *votre* numéro spécial — comme on le fera certainement — je refuserai, vous pouvez en être assuré. »

professeur d'anglais. Dorothy Bussy se proposa : « Il venait toujours à l'heure, fidèlement, avec, sous le bras, soigneusement accompli, le devoir que je lui avais donné à faire. Il avait déjà lu énormément d'anglais et il aimait apprendre par cœur les vers. Je lui demandai ce jour-là de réciter les derniers vers qu'il avait appris et il commença aussitôt :

*Was this the face that launched a thousand ships  
And burnt the topless towers of Ilium?*

« Lorsqu'il eut fini de réciter ces vers magnifiques, j'avais compris que j'étais en présence d'un grand esprit et d'une haute intelligence. Mais je ne me rendais pas encore compte que le *Faustus* de Marlowe était une espèce d'allégorie et comme un résumé de la vie entière de Gide : le théâtre de la lutte éternelle, de l'éternel voisinage du ciel et de l'enfer dans l'âme humaine. »

Un an plus tard, écrivant à Gide de Venise, elle évoquera ce temps avec, déjà, une nuance de regret : « Oh! heureux jours de Cambridge, où je n'étais que votre dictionnaire et votre grammaire, commode et utile. Et vous aviez pour moi le même genre de sentiments qu'on a pour un dictionnaire. Je comprenais parfaitement cela. Et vous ne vous rendiez pas compte — vous étiez trop accaparé par d'autres choses — que votre dictionnaire avait des yeux et un cœur, vous regardait, s'interrogeait sur vous, était charmé, ému et agité par vous... » (8 octobre 1919)<sup>1</sup>.

Il arrivait chaque matin à bicyclette. Il avait d'abord logé auprès de Marc, à Grantchester. Par la suite, pour se rapprocher de Dorothy qui habitait 27 Grange Road à Cambridge, il s'installa à Merton House, comme l'hôte de Harry Norton, ancien condisciple de Lytton Strachey (à qui celui-ci a dédié ses *Eminent Victorians*). La leçon d'anglais

1. Il convient de préciser dès maintenant que les lettres de Dorothy Bussy sont écrites en anglais, à deux exceptions près.

terminée, il s'attardait et la conversation se poursuivait en français. Il révéla à Dorothy le nom et l'importance de Valéry, qui sera un jour l'ami des Bussy et dont elle traduira *L'Ame et la danse*. D'autre part, Lytton Strachey cherchait un traducteur français pour ses *Eminent Victorians* qui venaient de paraître, établissant la réputation de leur auteur; mais Gide faisait des réserves sur le livre et avait des doutes sur l'accueil qu'il recevrait en France.

Ainsi commencent, sur le plan intellectuel, des rapports qui vont évoluer rapidement vers un commerce plus intime.

\*

Qui était Dorothy Bussy avant cette rencontre qui a, non pas transformé, mais bouleversé sa vie? Les lecteurs de la remarquable biographie de Lytton Strachey publiée par Michael Holroyd<sup>1</sup> ont entrevu, ici et là, cette sœur, de quatorze ans l'aînée de l'écrivain. La correspondance avec Gide révèle la tendresse maternelle qu'elle a conservée pour son frère jusqu'à la mort de celui-ci en 1932. Elle écrira alors, le 23 janvier : « Je ne peux faire un pas dans mon esprit (pour ne rien dire de mon affection) sans rencontrer son visage... dans tous les recoins les plus chers. Je ne pourrai plus jamais lire Shakespeare ou Racine sans un coup au cœur... C'est le premier enfant que j'aie aimé. Un être affectueux, amusant, heureux, sensible. Il n'a jamais changé. »

Shakespeare et Racine : noms symboliques d'une double culture parallèlement développée, comme la France et l'Angleterre seront les deux pays que Dorothy Bussy aurait choisis s'ils n'avaient pas été les siens par sa naissance et son mariage. Sa mère, Lady Strachey, s'était prise d'affection pour la directrice d'une école de jeunes filles, les Ruches,

1. *Lytton Strachey*, publié chez Heinemann à Londres, 1967-1968. La plupart des détails qui suivent sont empruntés à cet ouvrage.

près de Fontainebleau. Cette Marie Souvestre, la fille d'Émile Souvestre, semble avoir été une femme d'un grand charme et son emprise sur ses pupilles a laissé, chez l'une au moins, une impression assez forte pour inspirer le personnage de M<sup>lle</sup> Julie dans *Olivia*, le récit anonyme publié trente ans après l'année de la rencontre avec Gide. Quatre des filles Strachey furent ses élèves, les deux aînées, Elinore et Dorothy, en France, les deux plus jeunes, Joan Pernel et Marjorie, en Angleterre, lorsque Marie Souvestre fut devenue la directrice d'Allenswood, un collège de filles proche de Wimbledon Common. Mrs. Eleanor Roosevelt y fut aussi élève, en souvenir de quoi Dorothy Bussy reçut, en 1942, avant l'entrée en guerre des États-Unis contre l'Allemagne, une provision de thé. Dorothy fut engagée à Allenswood avec la mission particulière d'enseigner Shakespeare. Comment ne pas penser qu'elle doit à ce temps, à ces études, la connaissance presque viscérale du texte de *Hamlet* qui fera d'elle, pour Gide, une collaboratrice incomparable quand il peinera sur sa traduction?

On trouvera aussi, dans les premières pages d'*Olivia*, un tableau du foyer londonien de Dorothy, de ses parents, Sir Richard et Lady Strachey; le portrait n'est pas entièrement flatteur pour ceux-ci, quoique mère et fille soient restées très attachées l'une à l'autre. Les lettres le montreront, et aussi quelle affection liait Dorothy à ses neuf frères et sœurs; elle était le troisième enfant et avait vingt ans de plus que James, le cadet. En fait, il naquit treize enfants, mais trois moururent en bas âge, dont une Olivia. L'arbre généalogique montre une famille prolifique : un des ancêtres, mort en 1743, a eu dix-huit enfants. L'aïeul le plus intéressant de cette famille dont chaque génération a eu des rapports plus ou moins directs avec la littérature a sans doute été ce William, auteur d'un *Voyage en Virginie* et du récit d'un naufrage célèbre, celui du *Sea Adventure*, survenu le 25 juillet 1609 au large des Bermudes, dont Shakespeare se

serait inspiré pour sa *Tempête*. Ainsi existerait un lien presque familial avec le plus grand des Anglais. Du côté maternel, si l'on remonte tout aussi loin dans l'histoire, c'est l'histoire d'Écosse : en 1539, John Grant avait épousé une Stuart. Dorothy Bussy revient à diverses reprises sur cette ascendance des Highlands qui lui tenait à cœur.

Elle n'aurait pu rêver de naître dans une famille plus parfaitement britannique — l'Angleterre, l'Écosse, le passage par les Indes; car c'est aux Indes que ses parents se rencontrèrent, et sa mère était née à bord d'un bateau de la East India Company, pendant une autre tempête.

La maison où Dorothy a passé la plus longue part de sa jeunesse existe encore, à Lancaster Gate, près des jardins de Kensington; du moins, la façade subsiste, car l'intérieur a été transformé en club pour les militaires américains. La maison et la vie qu'on y menait étaient conformes aux règles de l'époque victorienne, qui offrait l'avantage de donner du prix à tout ce qu'elle proscrivait. Sir Richard, après une carrière militaire et administrative aux Indes, est revenu en 1871 à Londres, où il meurt en 1908. Ses années de retraite semblent s'être passées à produire six autres enfants et à dévorer six romans par semaine (un portrait peint en 1902 par Simon Bussy le montre dans son fauteuil, un livre en main, tandis que cinq autres volumes attendent sur la table). Sa femme, plus jeune que lui de presque trente ans, et qui va lui survivre vingt années, est la figure dominante de la famille; elle est partagée entre le respect des conventions et le goût du progrès social qu'elle montrera dans sa campagne en faveur du droit de vote féminin. Femme de caractère, son intérêt pour la jeunesse lui permet de rester jeune jusqu'à la fin, de s'associer aux découvertes de ses enfants, d'élargir ses connaissances pour ne pas se sentir trop dépassée par eux, par Lytton surtout, le plus brillant. C'est ainsi qu'à soixante ans elle décide d'apprendre le grec. Elle montre aussi des qualités littéraires, au moins dans un

domaine où Dorothy va suivre un jour son exemple, celui des ouvrages d'éducation, des textes pour la jeunesse : *Nursery Lyrics, Lay Texts for the Young, in both English and French*. Elle est à son aise dans les deux littératures, autre point d'affinité avec la future traductrice de Gide et de Valéry, comme avec le futur auteur des *Landmarks in French Literature*. Toutefois, elle ne transmet pas à sa fille son goût pour la musique. C'est un domaine qui reste étranger à Dorothy. Il n'en est, je crois bien, jamais question dans ses lettres à Gide, et même quand elle le remerciera pour ses *Notes sur Chopin*, ce sera avec le regret de ne pouvoir vraiment le suivre. En revanche, la botanique l'intéresse. Autre héritage familial : une plante, à Kew Gardens, porte le nom de *Stracheya Tibetica*.

Gide a donc rencontré Lady Strachey en 1918 à Cambridge. Elle l'a visiblement impressionné; il se souviendra longtemps de ces premiers contacts. Il n'est pas trop malaisé de l'imaginer auprès d'elle : courtois, souriant, attentif — bref, comme il aurait dit lui-même, de son plus exquis. Lui qui, incapable de secouer tout à fait les principes de son éducation, a toujours montré un curieux respect pour les formes extérieures de la société, il se trouvait à l'aise dans ce milieu où l'esprit de réforme sociale se combinait avec un vieil enracinement dans l'histoire. Aldous Huxley, qui l'a rencontré précisément à cette date pour la première fois, le décrit « ressemblant à un babouin, avec la voix, les manières et l'éducation de Bloomsbury en français <sup>1</sup> ». La variété dans le registre vocal qui l'a souvent fait traiter de comédien (quand un de ses regrets les plus constants fut de n'avoir pas été un comédien) lui a certainement fait trouver, auprès de cette dame, un ton particulier, comme il y avait le ton pour père jésuite et le ton pour général en uniforme. Et puis, les titres l'ont toujours impressionné, même si Lady Strachey

1. *Aldous Huxley, a Biography*, par Sybille Bedford, Chatto and Windus, Londres, 1973.

ne portait le sien que depuis une date assez récente, quand son mari avait été anobli à l'occasion du Jubilé de Diamant de la reine Victoria. Elle n'avait d'ailleurs pas apprécié cet honneur, qui faisait d'elle une Lady Strachey de plus, alors qu'elle était la seule Mrs. Richard Strachey.

Gide ne l'a connue que dans ses dernières années, mais l'atmosphère, dans son appartement de Gordon Square, ne devait pas différer beaucoup de celle de Lancaster Gate, non plus que les meubles et les habitudes qu'elle y avait transportés avec elle ne devaient trop dépayser l'ancien propriétaire de la Roque-Baignard. Elle qui, disait-elle, n'aurait eu d'autre désir que de vivre dans une pension, elle avait vu ses environs se rétrécir avec ses ressources; mais, bien que très âgée et à peu près aveugle, elle gardait grande allure, si l'on en croit le portrait qu'a fait d'elle Carrington, l'amie de son fils Lytton. Ce portrait, qui se trouve aujourd'hui à la Galerie nationale d'Écosse à Édimbourg, la montre revêtue d'une ample robe d'intérieur taillée sur le modèle d'une toge universitaire. Carrington, qui se dévoua à Lytton au point de mourir quelques semaines après lui, dans une lettre à celui-ci décrit ainsi son modèle : « Ce matin, je suis allée peindre Her Ladyship. Elle est magnifique. C'est assez stupide de vous dire cela à vous. Mais j'ai été complètement subjuguée par sa grandeur et son esprit. Je la peins sur un fond de bibliothèque, assise dans un fauteuil, dans une merveilleuse robe qui tombe en grands plis à la Greco. La doublure est orange. Le résultat est un portrait très sombre avec la robe noire, le manteau moiré, et les revers d'un orange brillant vers le bas de la robe. Elle ressemble à la reine de Chine, ou à l'un des inquisiteurs du Greco<sup>1</sup>. » Reine en exil, survivant parmi les débris d'une grande tradition.

Nul n'aurait pu, mieux que Lytton Strachey lui-même, décrire la *Grandeur et Décadence* de sa famille. Il l'a fait,

1. Carrington, *Selected letters and extracts from her diaries*, édité par David Garnett (Holt, Rinehart and Winston, 1970).

en 1922, dans un texte destiné à être lu devant les membres du « Memoir Club » : « Ce qui s'est passé, c'est qu'une grande tradition — la tradition aristocratique du xviii<sup>e</sup> siècle — avait atteint un état très avancé de décomposition. Mon père et ma mère appartenaient par leur naissance à la vieille société anglaise des gentilshommes campagnards — un monde riche et cultivé, un monde où des choses comme les valets, l'argenterie et les vins étaient les accessoires nécessaires d'une vie civilisée. Mais leur propre monde était différent, c'était le monde professionnel de la bourgeoisie victorienne, où les anciennes formes subsistaient encore, mais dégradées et affaiblies, où les papiers peints William Morris avaient remplacé les lambris de style Adam, où la grouillante domesticité s'était réduite à un garçon en livrée, où les cuillers et les fourchettes s'achetaient dans un grand magasin. Et puis, introduisant encore un autre élément dans ce mélange, il y avait la force de désintégration particulière au caractère Strachey. Les solides qualités bourgeoises étaient envahies par l'intellectualisme et l'excentricité... »

Ceci est une vue de l'intérieur. Un visiteur, Bertrand Russell, a laissé de la famille ce tableau amusé : « Tous les enfants, à mes yeux inexperts, se ressemblaient exactement, sauf pour le fait assez superficiel que les uns étaient mâles et les autres femelles. Les membres de la famille n'étaient pas du tout rassemblés quand j'arrivai, mais apparurent l'un après l'autre toutes les vingt minutes (l'un d'eux, je le découvris ensuite, était Lytton). Il me fallait examiner la pièce avec soin pour m'assurer que c'était un autre enfant qui venait d'apparaître, et pas simplement un des précédents qui avait changé de place. Vers la fin de la soirée, je commençai à douter de mon bon sens, mais de bons amis m'ont assuré ensuite que les choses avaient bien été telles qu'il m'avait semblé<sup>1</sup>. »

1. *The Autobiography of Bertrand Russell* (Allen and Unwin, Londres, 1956).



Dans ses dernières années, Lady Strachey s'intéressait uniquement aux romans policiers, qu'elle se faisait lire par ses filles, et aux mots croisés. Dorothy s'en plaignait doucement, grâce à quoi Gide pouvait s'amuser à lui écrire : « Je vous aime beaucoup, vertueuse et un peu empoisonnée par les refoulements... » Mais aussi, sur un ton plus grave : « C'est à elle que je pense lorsque je veux souhaiter de vieillir » (19 décembre 1926). Pendant dix ans, lorsque Dorothy est à Londres, il termine ses lettres à celle-ci par un message pour sa mère, « si elle se souvient de moi ». L'année même de sa mort, la vieille dame dira, en réponse au message habituel : « Oh, oui, je me souviens très bien de lui; il me faisait penser à Shakespeare! » Un beau compliment sur ces lèvres.

\*

Intelligente, cultivée, très entourée, et soutenue par une famille aux ramifications nombreuses dont plusieurs membres occupent une position importante dans la vie politique et sociale du pays, Dorothy Strachey représente un « parti » des plus convenables. Des photos de famille la montrent, au milieu de ses frères et sœurs, petite, assez plaisante, sans éclat particulier; et je cherche en vain dans ces traits le visage que je connaîtrai près d'un demi-siècle plus tard, réduit comme une tête d'Indien Jivaro, avec les cheveux blancs très droits et coupés court, la frange horizontale à la Foujita (les grosses lunettes ajoutant à la ressemblance); mais je la retrouve à peine davantage dans la seule autre photo que je connaisse d'elle, prise en 1922 à Pontigny, auprès de Gide et de Martin du Gard, devant les bols du petit déjeuner : elle est de biais, elle ne regarde pas le photographe, elle regarde Gide.

L'occasion lui est offerte de refuser plusieurs prétendants, et elle semble avoir atteint l'âge où, comme ses trois sœurs

cadettes, elle va renforcer les rangs compacts des célibataires anglaises, quand, à trente-sept ans, elle devient l'héroïne d'une révolution familiale. Contre l'avis de ses parents, elle épouse un peintre français qui a beaucoup plus de talent que de fortune.

La chance, cet auxiliaire fantasque du biographe, a fait surgir un document précieux, des pages écrites par une personne qui vécut, petite fille, près des Bussy, et à qui Dorothy donna ses premières leçons — celle que nous allons retrouver souvent sous le nom de Zoum Walter, la fille du peintre Jean Vanden Eeckhoudt, et elle-même un peintre de talent très personnel. Bien qu'écrites près de cinquante ans après les faits qu'elles retracent, ces pages nous apportent la vue la plus directe, la plus fraîche — et, comme on le sentira très vite, la plus vraie — sur l'intimité de la Souco, la maison des Bussy à Roquebrune. Je regretterais de ne pas les citer longuement, mais en détache dès à présent ce passage qui nous renseigne sur la formation de Simon Bussy et sa carrière au moment où il apparaît dans notre histoire<sup>1</sup>.

« Simon était un fils du peuple, son père avait été sabotier, et il était jurassien. Il avait vécu enfant dans la montagne avec les fromagers et il se rappelait les hivers rudes où il circulait, gamin, entre deux murs de neige bien plus hauts que lui. Vite il avait été saisi par le goût de l'art et de la peinture et après son service militaire, qu'il fit à Besançon (" Nuits terribles, mon vieux, disait-il à mon père — un froid glacial, mais le matin, bon café, bon lait " et il répétait " bon café, bon lait ", de cette voix terriblement mordante qu'il avait), il partit pour Paris où il entra à l'École des Beaux-Arts dans l'atelier de Gustave Moreau. Il y rencontrait des camarades dont deux ou trois restèrent ses amis et qui for-

1. La plus grande part des pages citées ici se trouve incluse, avec quelques modifications, dans les souvenirs de Zoum Walter publiés après sa mort sous le titre *Pour Sylvie* (Éd. Jacques Antoine, Bruxelles, 1975).

mèrent plus tard cette phalange brillante des peintres français de la première moitié de notre siècle. Matisse, Rouault, Marquet, Milcendeau, Desvallières, un Belge, Henri Evenepoel, ami très cher de mon père jeune, et deux camarades de choix, le fils d'un professeur au Collège de France, Auguste Bréal, et Eugène Martel, le berger des Basses-Alpes, dessinateur solide comme un Carpaccio, au caractère entier et farouche.

« Vers 1898, Bussy et Martel firent ensemble une exposition à la Galerie Petit (je crois). Martel montrait plutôt des espèces de petits tableaux de genre, intérieurs, cuisines, cafés. Simon, des pastels qu'il rapportait des Basses-Alpes où il avait vécu quelques mois avec son ami berger.

« Cette exposition des deux jeunes gens fut remarquée par Octave Mirbeau, qui faisait à ce moment-là la pluie et le beau temps dans la critique d'art; il s'engoua pour les pastels de Bussy. Il alla voir les jeunes artistes à la Galerie, ne les trouva pas, les attendit dans son fiacre à la porte, écrivit un article fulgurant qui déclencha la curiosité et le goût du public. Ce fut un moment de gloire pour les deux amis, un moment éphémère. Martel retourna à ses montagnes et à son art lent et pénible, Bussy, toujours pauvre, partit pour l'Angleterre avec son ami Bréal et bientôt il ouvrait à Londres une petite académie où fréquentèrent surtout les jeunes filles de bonne famille.

« Bussy était pauvre, il faisait cuire son dîner dans sa chambre sur un réchaud à essence, et le réchaud lui éclata au nez. Le jeune Français fut transporté dans un de ces hôpitaux privés comme ils le sont presque tous en Angleterre et fut très bien soigné. Tandis qu'il y était, un grand monsieur demanda un jour à voir le peintre Bussy. Ce n'était pas un jour régulier de visite, il insista, on l'empêcha d'entrer; il bouscula concierge et infirmières et causa longuement avec le jeune peintre. Émoi, scandale, plainte auprès du Conseil d'Administration de l'hôpital. Une des dames patronnesses

s'émut vivement et vint demander à Bussy qui était l'intrus mal élevé qui était venu le voir. C'était Sargent, alors au sommet de sa réputation et de sa gloire. On oublia le scandale et on s'intéressa à Bussy. L'une des filles de la dame patronnesse vint voir aussi ce jeune peintre et Dorothée m'a raconté qu'un paquet informe de bandages fut la première vision qu'elle eut de celui qui deviendrait son mari. »

William Rothenstein, dans ses *Mémoires*, offre quelques indications complémentaires sur ce séjour londonien : « Un autre artiste dont j'admirais l'œuvre était Simon Bussy. Je connaissais Simon Bussy depuis un certain temps. C'était un Français qui était venu en Angleterre en 1900 et avait pris un studio près de nous dans Kensington. Il avait une lettre d'introduction d'un autre ami français, Auguste Bréal, et nous devînmes bons amis. Il avait une vision nettement personnelle et une technique raffinée; ses pastels étaient particulièrement beaux et exercèrent une influence considérable, si je ne me trompe, sur ceux de Duncan Grant que j'ai vus chez Lady Strachey. Bussy devait lutter pour se maintenir à Londres et ne recevait guère de marques d'appréciation de la part des autres artistes<sup>1</sup>... »

Ce manque de succès ne devait pas aider Simon Bussy à se faire accepter chez les Strachey, du moins comme gendre, car l'artiste avait été bien accueilli et fit plusieurs portraits de la famille. Il avait d'ailleurs pour celle-ci une autre lettre de l'ami Bréal, qui se trouve avoir été à l'origine et du mariage de Dorothy, et de sa rencontre avec Gide — on pourrait dire de ses deux principaux attachements s'il n'y en avait eu un troisième avant ces deux-là, qu'on trouvera longuement évoqué dans une lettre de juillet 1921, une des plus émouvantes dans cette série de lettres d'amour ou de lettres sur l'amour.

Malgré les réticences de ses parents, Dorothy décide

1. William Rothenstein, *Men and Memories*, 2 vol. (Faber & Faber, Londres, 1931-1932).



# Cahiers André Gide

En juillet 1918, André Gide, accompagné du jeune Marc Allégret, se rend à Cambridge. Il y rencontre Dorothy Bussy, sœur de l'écrivain Lytton Strachey et femme du peintre français Simon Bussy. D'emblée éprise de l'œuvre de Gide, Dorothy, qui vit à Londres et à Roquebrune, se propose comme traductrice de ses livres. Ainsi s'établissent d'abord entre eux des rapports de travail. Mais très vite, elle découvre que sa passion s'adresse autant à l'homme qu'à son œuvre. Elle le lui dit. Il élude. Leur correspondance met alors en scène, jour après jour et pendant plus de trente ans, le récit à deux voix d'une « liaison » exceptionnelle. Dorothy cherche à conquérir l'homme qui se refuse. Frustrée, souvent désespérée, lucide ou aveuglée par son amour, elle analyse ce qui est pour elle la perversité de son correspondant. On verra, au cours des années, comment Gide se tire de cette situation impossible avec une longue patience et une douce fermeté. Car s'il a conscience de la rare qualité intellectuelle de son amie, il est en même temps sensible à son intérêt passionné.

Une longue et riche introduction de Jean Lambert éclaire non seulement les deux acteurs de ce drame singulier, mais l'époque littéraire tout entière, la gestation de certains romans de Gide, les antinomies du cœur et de l'esprit chez ces deux êtres qui tantôt s'éloignent et tantôt se rapprochent, mais qui resteront tumultueusement unis jusqu'au bout de leur existence.

nrf